

MÉGY (LÉANDRE-GUSTAVE)

Aix 1851.

MEMBRE PERPÉTUEL.

Dans le discours qu'il a prononcé sur la tombe de mon vieil ami Mégy, notre camarade Granier a retracé, en partie, sa carrière industrielle et rappelé quelques-unes des inventions qui lui ont acquis une réputation justement méritée. Bien des choses pourraient être ajoutées à cette courte nomenclature, car, dans sa longue et laborieuse carrière d'ingénieur et d'inventeur, Mégy a abordé les problèmes les plus divers auxquels, le plus souvent, il a donné d'heureuses solutions. Il ne lui a manqué qu'un peu plus de capacité commerciale pour prendre une place prépondérante dans l'industrie. Modeste et laborieux, il fut un homme de grand mérite, honnête et consciencieux.

C'est du camarade d'école avec qui j'ai été intimement lié pendant soixante ans (ce cas est fréquent parmi nous) que je veux dire quelques mots.

Mégy, il est vrai, était fort peu instruit à son entrée à l'école; mais, ce qu'il faut dire, parce qu'on l'ignore généralement aujourd'hui, c'est qu'à cette époque le programme d'admission aux Écoles d'Arts et Métiers était loin d'être ce qu'il est aujourd'hui : il comportait un peu d'orthographe, les quatre règles de l'arithmétique, quelques notions de géométrie élémentaire, du dessin et du travail d'atelier si peu que ce fût : voilà tout. Encore faut-il ajouter que chaque département ayant le droit d'envoyer un nombre déterminé d'élèves, les candidats ne se trouvaient pas partout en nombre suffisant : d'où cette conséquence que parmi ceux qui étaient admis, il s'en trouvait d'absolument ignorants. Certains départements plus particulièrement arriérés, comme ceux des Hautes et des Basses-Alpes, pour ne citer que ceux-là, envoyaient parfois des jeunes gens à peu près illettrés, qui étaient bientôt renvoyés de l'École comme incapables de suivre les cours quelque élémentaires qu'ils fussent; d'autres achevaient, tant bien que mal, leur première année, mais étaient obligés de redoubler avant de pouvoir aller plus loin.

Que dirai-je aussi des cours qui nous étaient faits à l'école!... Ils com-

portaient en première année : les quatre règles de l'arithmétique, que l'on était censé savoir avant l'admission; l'algèbre, jusqu'au binôme de Newton inclus; la géométrie plane; quelques planches de dessin d'ornement à la plume, un peu de lavis et les ordres d'architecture. En deuxième année, la cinématique, la règle à calcul et la géométrie descriptive, et les épures comme dessin. En troisième année le programme était bon : mécanique, physique, chimie, dessin de machines; mais hélas! quels cours que ceux qui nous étaient faits par un professeur presque aussi ignorant que ses élèves (plus tard retraité et décoré, pour ses bons services sans doute!); quoi d'étonnant à ce que nous ne fussions pas forts en quittant l'école.

Cette digression était nécessaire pour montrer combien ceux d'entre nous qui, plus tard, sont arrivés à acquérir des connaissances scientifiques étendues, ont dû travailler, surtout lorsque, comme Mégy, il leur fallait fournir la journée de travail quotidien pour vivre.

Peu après sa sortie de l'école, Mégy vint à Paris où il travailla quelque temps, comme ouvrier, dans les ateliers Gouin, aux Batignolles; puis il entra au bureau de dessin de la maison Cail. C'est dès cette époque que, sa journée accomplie, il consacra ses soirées et souvent de longues veilles à l'étude des mathématiques. Pendant plusieurs années nous suivîmes ensemble, un peu partout, les cours gratuits qui se faisaient l'hiver. Nous n'avions qu'un modeste logement; mais il suffisait à nos besoins et nous y formions les plus beaux projets d'avenir. Heureux temps!

Plus tard, chacun de nous suivit sa voie, sans que nous ayons jamais cessé nos relations amicales, fréquentes et intimes, nous prêtant, à l'occasion, un mutuel appui.

Mégy était d'un grand désintéressement, bon et serviable au plus haut degré. Doué d'une force musculaire rare, on pouvait dire de lui « fort comme un Turc et doux comme un agneau ». Il n'eut pas d'ennemis et, malgré les péripéties inévitables de l'existence, il conserva jusqu'à sa fin les illusions de la jeunesse, chose rare à soixante-quinze ans. Toujours de bonne humeur et prenant les choses du bon côté, il était d'une philosophie admirable, comme le montre l'anecdote que je vais raconter.

C'était en 1871, à cette époque douloureuse de l'année terrible où, à la suite d'une guerre néfaste, les meilleurs citoyens étaient parfois divisés les uns contre les autres, la plupart croyant agir pour le bien de la patrie. Le 22 mai, au début de la semaine sanglante, nom, hélas! trop justifié, les troupes commandées par Mac-Mahon venaient d'entrer dans Paris : les

fédérés, qu'on appela plus tard les « communards » luttèrent désespérément, et le combat fratricide qui se livrait dans Paris se poursuivait avec un égal acharnement dans les deux camps. Donc, ce 22 mai 1871, Mégy qui, comme tant d'autres, ne prit point part à la lutte, ne sachant discerner entre les combattants ceux qui soutenaient la meilleure cause, fut, dès le matin, arrêté chez lui par les soldats qu'on appelait alors « les Versaillais », sans motif, sans dénonciation, par un pur effet du hasard et, sans plus d'explications, il fut conduit et relégué provisoirement dans le sous-sol d'un vaste immeuble situé boulevard Malesherbes, déjà rempli d'hommes, de femmes et d'enfants. Coïncidence singulière : j'étais, une heure plus tard, arrêté chez moi dans les mêmes conditions et conduit dans le même local, mais parqué dans la cour, laquelle, à son tour, fut bientôt pleine. Nous ignorions, l'un et l'autre, notre présence au même endroit.

Au moment de notre arrestation, nous supposions qu'un simple interrogatoire qui nous eut permis d'établir notre neutralité allait nous mettre en liberté; mais il n'en fut rien. Les deux groupes où nous nous trouvions furent dirigés sur le camp de Satory, faisant place à de nouveaux arrivants.

Après un court séjour à la belle étoilé au camp de Satory, les détenus eurent à subir un simple interrogatoire d'identité à la suite duquel la plupart furent dirigés par petits groupes sur les pontons de divers ports militaires. C'est ainsi que Mégy fut dirigé sur Cherbourg; tandis que, plus heureux, je pus, après trois jours d'attente, faire parvenir un mot à notre regretté camarade et ancien président Arbel, qui siégeait à l'Assemblée nationale et qui vint me faire mettre en liberté.

Arrivé à Cherbourg, Mégy attendit pendant cinq mois l'enquête libératrice. C'est pendant cette dure captivité qu'il fit preuve d'une sérénité d'esprit vraiment admirable : non seulement il supporta sans trop de récriminations le régime infligé aux détenus, mais il acquit bien vite un réel ascendant sur ses compagnons; ascendant qu'il employait à leur remonter le moral, donnant l'exemple de la confiance dans une prompte libération et presque de la gaieté. Il créa à tous des occupations, organisa des cours, fit des conférences et sut ainsi distraire ses codétenus des ennuis et des chagrins de leur situation. Lorsqu'il quitta le ponton sur lequel il était prisonnier, il laissa à ceux qui restaient la confiance dans une prochaine libération et le souvenir d'un réel bienfaiteur. C'est de l'un de ses compagnons d'internement que je tiens ces détails.

Mégy est décédé le 5 août dernier, à Saintes, où il était venu, deux mois auparavant, chercher au milieu des siens le rétablissement de sa santé, conservant jusqu'à ses derniers moments une étonnante lucidité d'esprit.

Parmi les personnes qui l'accompagnaient à sa dernière demeure se trouvaient beaucoup de nos Camarades, bien que plusieurs d'entre eux fussent en congé à cette époque de l'année. Les cordons du poêle étaient tenus par quatre Gadzarts : MM. Angibeau (Ang. 1837), président d'honneur et doyen du Groupe de Saintes; Granier (Aix. 1886), président de la Commission régionale de Saintes; Tap (Ang. 1874), ingénieur des ateliers aux chemins de fer de l'État; Bertin (Ang. 1874), directeur de l'usine à gaz de Saintes.

Sur le char funèbre, la couronne offerte par les Anciens Élèves du Groupe figurait à la place d'honneur; celle de la Société, arrivée tardivement, a été déposée sur la tombe du défunt.

Notre camarade Granier a prononcé le discours suivant :

DISCOURS DE M. L. GRANIER (Aix 1886)

PRÉSIDENT DE LA COMMISSION RÉGIONALE DE SAINTES.

MESDAMES, MESSIEURS,
CHERS CAMARADES,

Au nom de la Société des Anciens Élèves des Écoles nationales d'Arts et Métiers, j'ai la pénible mission de venir dire un dernier adieu à celui qui fut et restera une des gloires de l'industrie française et un des plus grands parmi les Gadzarts.

Né, le 24 juin 1835 à Saint-Michel, petit village des Basses-Alpes, dans une région ne présentant, surtout à cette époque, aucune ressource au point de vue de l'instruction technique, Mégy (Léandre-Gustave) doué dès son enfance d'une grande intelligence et d'une volonté de fer, prépara seul, sans maîtres, son examen d'admission aux Écoles d'Arts et Métiers et fut admis, en 1851, à celle d'Aix. Il en sortit en 1854, un des derniers de sa promotion; je ne parle de cette particularité, mes chers Camarades, que pour faire ressortir ce que durent être pour notre vénéré ancien, le labeur et l'observation pendant ses premières années de travail. Appartenant à cette phalange d'hommes qu'on dénommait, dès cette époque, les sous-officiers de l'industrie, Mégy eut l'ambition de con-

quérir les épaulettes et d'arriver aux grades élevés: il parvint au sommet.

On le voit débiter à la maison Cail comme dessinateur, arriver rapidement chef de bureau des travaux et ponts. Dès 1867, il commence à s'occuper de l'invention qui lui valut une réputation mondiale, celle du frein Mégy pour l'arrêt des fardeaux dans les appareils de levage; il expose en 1872, à Lyon, son premier treuil à frein d'arrêt automatique, qu'il perfectionne d'ailleurs aussitôt par l'adjonction d'un régulateur de descente modérateur. Il étudie, exécute et conduit à bien le plan incliné de Briançon que personne n'avait osé entreprendre, œuvre hardie et si bien conçue qu'elle fait encore aujourd'hui l'admiration des ingénieurs.

Comme collaborateur et associé de la maison Sautter-Harlé, il construit de nombreux appareils, de tous les genres, qui dénotent chez Mégy une étendue de connaissances techniques remarquable et une érudition mathématique de tout premier ordre :

Treuil lance-torpilles pour la marine; plan incliné de Meaux; moteurs hydrauliques oscillants; machines à grande vitesse pour la marine; régulateur de machines à vapeur; dynamomètre, etc., etc. et j'en passe.

Mégy aborde tout avec une égale maëstria et un égal succès.

Plus tard, il perfectionne ses appareils, cent fois sur le métier remettant son ouvrage, le polissant sans cesse et le repolissant; inventant un débrayage progressif, le desserrage central, le servo-moteur, les nouveaux ponts roulants pour la Compagnie de l'Est et les Chemins de fer de l'État, le pont roulant de la fonderie de Ruelle.

Tout l'intéresse, rien ne passe inaperçu de Mégy; pour la locomotion automobile, il crée la voiture à conduite simplifiée, sans levier, à changement automatique de vitesses, la voiture de l'avenir.

Toute invention nouvelle le trouve prêt à l'étude, au perfectionnement, à la simplification; à la veille de sa mort, encore, à un âge où tant d'autres n'aspirent qu'au repos, il étudie d'ardus problèmes de thermodynamique et cherche à réaliser le moteur idéal pour aéroplanes; il disparaît trop tôt, car nul doute qu'il n'eût encore, là comme ailleurs, enregistré de remarquables prouesses.

Génie inventif, ingénieur éminent, mathématicien de grande logique, constructeur consciencieux, cet homme trop modeste laisse une œuvre considérable. Des milliers d'appareils de son système fonctionnent dans le monde entier et font l'admiration de tous par leur conception, l'harmonie des organes et la recherche de la quintessence du rendement.

Toute sa vie, son but a été de créer des appareils simples, écartant tout

accident et pouvant être manœuvrés sans danger par le premier venu.

Laissant de côté la partie spéculative, il n'a jamais eu en vue que la probité professionnelle de l'ingénieur qui n'a souci que de sa réputation et ne cherche qu'à donner satisfaction à ceux qui emploient ses appareils, qui crée l'outil pour le progrès à réaliser, le perfectionne jusqu'à l'extrême et, ensuite, embrasse de nouveaux horizons.

Homme probe et modeste, il n'a pas participé aux honneurs qu'il a tant mérités; en dehors de ses récompenses à toutes les Expositions universelles, aucune distinction honorifique française n'est venue orner sa boutonnière; il ne la recherchait pas, il est vrai, se contentant de perfectionner son œuvre jusqu'à la limite de ses forces.

Mais la postérité lui rendra justice, ne fût-ce que pour le nombre d'existences humaines qu'il a conservées par ses admirables inventions.

Mes chers Camarades, saluons l'homme qui a toujours été si fier d'être Gadzarts; que sa vie nous soit un grand exemple de ce que peuvent l'énergie et la ténacité jointes à une érudition conquise par un travail acharné.

Mesdames, Messieurs, saluons la dépouille mortelle d'un honnête homme, d'un homme de bien et d'un grand cœur, et adressons à sa famille si éprouvée l'expression de nos sympathiques condoléances.

Au nom de tous, Mégy, au nom de notre chère Société des Anciens Élèves des Écoles nationales d'Arts et Métiers, au nom de vos nombreux amis et admirateurs, je vous dis adieu!

Au nom de ses Camarades d'école dont le nombre diminue de plus en plus, j'adresse à mon vieil ami Mégy un dernier adieu et, à ses enfants si cruellement éprouvés, nos plus vives condoléances et l'expression émue de nos profonds regrets.

J. CHRÉTIEN
(Aix 1851).